

# LANGAGE ET CRÉATIVITÉ

Langue et analyse  
Une publication indépendante au service des écrivains et de la critique

Numéro 3 2005-06

ISSN : 1705-4427



**Rêver en turquoise**  
*Claude Stren*

*LA PAIX À L'OEUVRE*

*Le temps est un livre dont nous ne pouvons tourner les pages.*  
*Lélia Young*

# POÈMES

## Aurélie Resch



### JE TE REGARDE

Je te regarde et je vois la lumière au bout  
du tunnel.

Mes yeux s'accrochent à tes sourires  
Il me semble entendre les cascades  
fraîches et claires des hautes terres.  
Je vois le soleil accrocher ses rayons à  
mes fenêtres  
Et plus loin des étoiles battre des cils.

Je te regarde et je me demande pourquoi  
la peau des autres est si grise  
Lorsque la tienne est rose et rappelle la  
douceur des fruits interdits.  
Ton front est lisse et reflète toutes les  
promesses du désert  
Alors que ceux qui m'entourent  
Me racontent la violence de ce siècle  
Et reflètent la peur et la misère de toutes  
les guerres.

Je te regarde et je vois au fond de tes yeux  
la plénitude de l'océan  
L'innocence et le bonheur qui jouent au  
milieu d'un bouquet éphémère  
De sauterelles, de papillons et de fougères.  
Tu me fixes de toute ta vérité et résonnent  
à mes oreilles  
Les bombes des voisins et les cris des  
autres peuples.

J'aimerais t'offrir des ciels bleus et des  
éclats de rires  
Mais c'est l'horreur d'un monde brutal et  
bourbeux  
Qui vient se fracasser sur mes lèvres  
scellées.  
Mes tempes sont douloureuses et mes  
yeux sont secs

Alors je te regarde et j'aperçois en toi  
La promesse d'une aube douce et tendre  
Exempte de viscères éclatés et de sang  
versé,  
Le don d'une humanité que le baiser et la  
chanson ont rendue noble et forte  
Qui joue avec la terre à bâtir des châteaux  
d'esprit  
Et des ponts d'espoir.

Je te regarde et je reconnais un futur où la  
lumière est reine  
Où la peine est une inconnue.  
Un avenir qui tourne la tête vers le soleil  
Qui dit merci à sa douce chaleur,  
Qui reconnaît le bonheur  
Et le tient par la main en marchant sur les  
chemins.

Je te regarde et j'ai confiance.  
Je sais que ta charge sera lourde

## Mot de la rédactrice

Bienvenue à notre troisième édition  
de *Langage et créativité*. Cette édition  
est en grande partie consacrée au thème  
de la paix.

Notre journal se veut ouvert à la libre expression de la pensée dans les domaines du langage. *Langage et créativité* est un lieu de rencontre des écrivains en ligne de la francophonie. Son format est adaptable. Il est à noter que tout article n'engage que son auteur-e. Ici, en Ontario, et plus spécifiquement à Toronto, *Langage et créativité* s'ajoute au fait français hors Québec. Ce journal veut se distancer de la contrainte systémique qui inhibe l'esprit créateur en ouvrant une porte à l'originalité créatrice et critique. Il reste ouvert à la diversité et se démarque des vecteurs dominants. Je voudrais remercier le Conseil des arts du Canada d'avoir permis la première édition de *Langage et créativité* ainsi que la Société des écrivain-e-s de Toronto, la Faculté des lettres de l'Université York et tous les participants qui ont permis la réalisation de ce numéro dont le thème est « La paix à l'œuvre ».

Afin d'ouvrir ce numéro sur la Paix à l'œuvre, je rappellerai l'importance de sauvegarder le respect de la libre expression et de résister à toutes les formes de fanatisme qui tyrannisent la vie sur notre planète. Voltaire ne mit-il pas ce souci au-dessus de tout autre, lorsqu'il dit qu'il se battra pour permettre à son propre ennemi d'énoncer sa pensée? L'irrationnel se manifeste dès que l'on arrête de respecter l'autre et que l'on entrave son droit légitime à la connaissance. L'ignorance, le mensonge et la propagande ne peuvent qu'entraîner obscurantisme et souffrance humaine en donnant libre cours à la haine, cette mère de la violence et de l'usurpation qui déshumanise et détruit. À l'heure actuelle, quand notre monde patauge dans le chaos et la terreur, il est crucial pour notre humanité de comprendre que la quête intellectuelle est le fondement de notre quête spirituelle. La recherche de la connaissance ne peut être qu'imprégnée d'humilité et de reconnaissance face à l'intelligence qui nous précède et nous devance. Nous restons pantois, devant « le mystère des espaces infinis », mais fiers aussi de nos efforts scientifiques à réduire l'incertitude. L'absolu n'étant pas à notre portée, l'intégrité du processus devient donc bien plus important que le résultat de notre quête.

Lélia Young

Mais ta force et ta franchise me  
tranquillisent.  
Enfant, quand tu seras grand,  
Fais-toi le serment que ton cœur sera  
toujours  
Assez grand pour accueillir rois et paysans  
Petits et grands.

Je te regarde et j'espère que tu n'auras pas  
notre mémoire  
Que tu n'auras pas à regarder par-delà les  
mers et les collines,  
Les frontières et les continents pour voir le  
jour et le silence.  
Mais que tu embrasseras les heures qui  
filent,  
Le vent qui caresse les vagues et la pluie  
qui te sourit  
Et que tu sauras ce que la paix signifie.

Aurélie Resch vit à Toronto où elle poursuit  
une carrière en littérature, cinéma et  
télévision. Elle écrit des pièces et scénarios  
et collabore à diverses revues d'art en  
Ontario et au Québec comme critique de  
films et théâtre. Aurélie Resch a publié trois  
livres « *Les Yeux de l'exil* » (Le Nordir 2002),  
« *Obsessions* » (L'Interligne, 2005) et  
« *Contes de la rivière Severn* » (Le Vermillon  
2005). Son recueil de nouvelles « *Les  
Yeux de l'exil* » a été nommé pour prix des  
lecteurs Radio Canada et le prix littéraire du  
Salon du livre de Toronto en 2003 et son  
second recueil « *Obsessions* » est finaliste  
pour le prix des lecteurs Radio Canada  
2006.

Aurélie Resch poursuit son travail  
d'écrivain sur divers projets littéraires et  
documentaires.

## POÈMES

## Andrée Lacelle



## POÈTE DES AMÉRIQUES ?

Toujours, on cherche un lieu fixe  
Pouvoir dire ma maison  
Mon territoire, mon pays  
Mon Amérique à moi c'est ça  
Mais quelle Amérique ? En quelles  
Amériques ?  
Vite rapatrier la mienne car elle m'a  
échappé  
Rêve continental, mémoire interrompue  
Et sables mouvants de l'intégration

Je serai poète des Amériques  
Si je parviens à conjuguer « je suis,  
nous sommes »  
À l'imparfait des certitudes bâtisseuses  
Au futur antérieur, au deuil d'avoir été  
Au futur simple de l'ouvert, de l'éclaté  
Je suis poète des Amériques  
Si mon écriture rayonne autant qu'elle  
concentre  
Nomade et sédentaire  
Langue en transit, mots métis  
Oui, je suis poète des Amériques  
Même s'il est difficile de dire « Ici, j'écris »  
Car « ici » est vaste, épars, ouvert  
Il disperse, ne fonde pas  
On s'y perd  
Où est ICI ?  
Ici est là où je suis, ici et maintenant  
Là où je fus, là-bas et autrefois

Présence au passé  
Présence traversée  
Présence éparpillée  
Comme une langue de découvreurs  
D'explorateurs, de prospecteurs,  
voyageurs, coureurs de bois

Je suis coureuse de bois dans l'âme  
Poète cartographe et défricheuse  
Et je pense que le poème incarne le  
territoire qu'il occupe  
Il incarne, il fait vivre  
Et pour croire en un avenir  
S'identifier est primordial  
Et l'identitaire est aussi territorial  
Mais où est ce lieu dans l'espace-temps  
des Amériques ?  
Comment rapailler tant de dispersion ?

Oui, j'écris dans les Amériques  
Comme la vie est un arbre avant d'être une  
maison  
Vrai, un arbre reste là, prend racines  
Or tant qu'il vit, rien n'entrave le vent dans  
ses branches libres  
Et le vent est désir  
Et le désir seul incarne le poème  
Qu'on abatte l'arbre qui deviendra maison ?  
Soit ! Si la maison est mon âme  
Si la maison est la langue pour la dire

Comment, poète franco-ontarienne  
Dire la marge même  
De mon appartenance franco-canadienne  
À une amérifrançité minoritaire ?  
Toucher terre en quelles Amériques ?

Survivants ou intrus ?  
S'il est vrai que la découverte d'une terre  
millénaire  
L'investit de l'inédit de nos arrivées  
Il est aussi vrai que le Nouveau Monde est  
ancien  
L'Ancien et le Nouveau, c'est tout un  
Et le temps d'un mythe venu  
L'arbre qui me fixe sera abattu

Quels sont les présages ?  
Y a-t-il un devenir ?

Indigène de nulle part  
Avec en mémoire mes ancêtres-  
précurseurs  
Toujours naître ailleurs avec ici au cœur

Née à Hawkesbury (Ontario), Andrée Lacelle  
vit à Ottawa. Elle a publié plusieurs recueils  
dont, en 1994, « Tant de vie s'égaré »  
(prix Trillium et prix de poésie de l'Alliance

française), « La Voyageuse » (1995),  
« La Vie rouge » (1998), « Survenance »  
(2001), « La lumière et l'heure » (2004). Elle  
dirige les collections de poésie aux Écrits  
des Hautes-Terres (Montpellier, Québec).

## Claudine Bertrand



## L'INESPÉRÉE

Sans porte  
Sans fenêtre  
Sans toit  
Sans demeure  
Passage en ruine  
Fruits aux formes sataniques  
Tu t'éloignes  
Je ne vois plus la trace  
Le jour se lève dans la déraison

Femme ne laisse pas la terre  
Se tordre de douleur  
Gardienne du temps  
Tu marches sur le fil de lumière  
Inespérée  
Tu as à nouveau  
Du soleil dans tes poches.

Claudine Bertrand est fondatrice et directrice  
de la revue Arcade depuis 1981. Elle est  
récipiendaire de nombreux prix et, en 2002,  
elle a reçu le Prix international Saint-Denys-  
Garneau.

## Comité de rédaction

Fondatrice, rédactrice en  
chef et directrice :

Lélia Young

## Révision :

Marguerite Andersen,  
Claude Stren,  
Andrée Thouin

## Comité de lecture :

Marguerite Andersen,  
Didier Leclair,  
Suzanne Legault,  
Elvire Maurouard,  
Paul Savoie,  
Claude Stren

Langage et créativité a un  
Comité de consultation in-  
ternational constitué d'uni-  
versitaires et d'écrivains. Les  
textes sont soumis anony-  
mement à l'évaluation. Les  
soumissions doivent être  
envoyées électroniquement  
et ne seront pas retournées.  
La reproduction des textes  
publiés est interdite sans  
l'autorisation de la direction  
et des auteurs.

## Adresse électronique

lyoung@yorku.ca

## Téléphone :

(416) 736-2100,  
poste 77066

## Télec. :

(416) 736-5734

Dépôt légal : BNQ, BNC  
ISSN : 1705-4427© Langage et créativité,  
Toronto 2006

**Position officielle :** La non-  
violence et la tolérance reflè-  
tent notre position officielle.  
La véritable ennemie, c'est  
la crainte.

Janet Ritch

La seule constante est la  
conscience. On ne se cache  
pas dans le temps.

Lélia Young

Je me perds dans la peinture  
et l'écriture me ramène à  
moi-même.

Claude Stren



# POÈMES

## Kama Sywor Kamanda



### PAIX

Construis ton œuvre, bâtisseur de paix,  
Et délivre les cœurs de l'angoisse du futur ;  
Accompagne les femmes  
À travers les champs de mines  
Pour assurer leur sécurité  
Et protège les enfants orphelins  
Figés par l'horreur de la guerre.  
Inspire la paix autour de toi  
Et vide la discorde de toute fatalité  
Pour donner à la vie un nouvel espoir.  
Nulle vérité n'a de grandeur  
Si la conscience qui l'accompagne  
Enlace nos mémoires de tourments.  
Abandonne l'orgueil qui sans cesse  
Excite ta vanité et ta virilité  
Et va rejoindre le peuple  
En quête de promesses de bonheur.  
Survivance d'errants au cœur transparent  
Sous la lumière des astres,  
Les songes comme les langages  
Invitent ton âme à l'abandon des  
obsessions.  
Mes chants de paix montent vers toi  
Résonner dans un chœur où l'indifférence  
À mes blessures et mes souffrances  
Sonnerait comme un désaveu.  
J'ai erré à travers la boue, la foule,  
La mêlée des corps incendiés  
Et des rêves empoussiérés

Le long des chemins des épreuves  
Là où l'espérance n'est plus  
Qu'une ombre du rêve.  
J'ai parcouru dans les décombres  
Les villages calcinés,  
J'ai vu les villes de mes amours  
Se désempir de leurs occupants  
Traqués par la mort et certains  
Qu'aucun d'entre eux ne reviendrait plus  
Se morfondre dans les rues ensanglantées.  
J'ai vu la foudre s'abattre sur mes desseins,  
Mes fantasmes et mes résistances.  
Par-delà les poussières des rues,  
L'étendard noir de la violence,  
Érigé pour illustrer la bravoure contestable  
Des êtres aux réminiscences chaotiques,  
Me fige de terreur.  
Mes plaintes perdues dans les ténèbres du  
monde  
Laissent l'écho de la nuit couvrir de ses  
rumeurs  
Mes prières et mes complaints.  
Les maisons autrefois animées  
Sont désormais les repaires des fantômes.  
Quel est donc ce cri de révolte  
Qui annonce ma bravoure ?  
Les cendres de nos morts laissées aux  
vents,  
Aux pluies, aux sables et aux boues  
Témoignent de notre désarroi.  
Sacrilèges et sacrifices, nous avons connu  
La profanation d'ultimes séjours  
Qui marquent l'effacement de nos  
mémoires.  
L'herbe étendant sa vanité a recouvert  
Tous les vestiges de notre lignée.  
Le messager de la mort  
Incarné par l'aigle vorace,  
Est passé au-dessus de ma tête  
Pour emporter ma liberté entre ses serres.  
Et le sage, surpris par le chaos  
S'est exilé à l'ombre des puissants.  
Le pays dévasté, la patrie ravagée,  
Me voici victime de mes silences et de  
mes résignations,

Témoin de la ruine de mes rêves brûlés  
Par les prédateurs indécents.  
Et sous les eaux de pluie, mon âme violée  
Laisse ruisseler son dernier sang.

*Kama Sywor Kamanda est né à Luebo, au Congo, en 1952. Auteur de poésies, de contes et de romans, il tire son inspiration de l'Égypte ancienne, pays de ses ancêtres, et de ses riches traditions bantoues. Ses dix recueils de poésie axés sur les thèmes de la célébration de l'Afrique et de l'angoisse de l'exil et de la solitude, lui ont valu une renommée internationale. Les oeuvres de Kama Sywor Kamanda ont été traduites dans de nombreuses langues et ont été publiées dans des revues littéraires internationales. Il a reçu de nombreux prix littéraires.*

## Nicole Brossard



### NUQUE 6

comment disais-tu un garçon de 15 ans  
d'un coup de machette ouvrirait-il  
le ventre d'une femme enceinte  
comment disais-tu un homme  
une femme aussi pouvaient-ils  
vendre une femme pour toujours  
laisser flotter l'odeur de violence  
autour d'elle jusqu'à sa mort  
et qui donc si gentiment  
aurait voulu parler de paix  
quand chaque fois une femme  
s'éloignait pour toujours de la vie

chez nous on parlait de créativité  
car au ventre nous avions des pensées  
naissantes, des désirs porteurs  
de la belle nudité de la lumière

comment disais-tu je t'aime  
un coude appuyé sur l'oreiller  
dans ton regard le vaste monde  
et tant de rêve avec les mots  
pour ne pas mourir  
d'une étreinte affolée ?

*Poète, romancière et essayiste, Nicole Brossard est née à Montréal, en 1943. Deux fois récipiendaire du Prix du Gouverneur général (1974, 1984) pour sa poésie, elle compte parmi les chefs de file d'une génération qui a renouvelé la poésie québécoise dans les années 70. Ses plus récents livres sont « Je m'en vais à Trieste » (2003) et « L'horizon du fragment » (2004). Ses livres sont traduits en plusieurs langues et lui valent aujourd'hui une réputation internationale.*



Tableau : Joy Melisa Young

## POÈMES

## Marie-Claire Blais



Photo : Jill Glessing

II  
GUERRE\*

N'approche plus de cet étang,  
 Ne contemple plus ce soleil,  
 Et quand les soldats viendront, si tu vois ton père  
 Parmi eux,  
 Ne l'interroge pas,  
 Mais prends sa main dans la tienne,  
 Et conduis-le au jardin et le sommeil viendra comme la rosée  
 Sur ses paupières fiévreuses  
 Ne regarde pas ses yeux affligés (car tu ne verrais que les  
 dernières ténèbres du matin dans ces prunelles qui t'ignorent)  
 Tu le reconnaîtras, il marche doucement  
 Ne redresse point son corps épuisé  
 Même ma passion ne peut le soutenir,  
 Ne caresse pas son front,  
 Des mains étrangères l'ont dépouillé  
 Ne lui dis pas qu'il est démuni  
 Ne parle pas de mon cœur comme d'un noyau de givre  
 Ne parle pas des fleurs flétries du dernier automne  
 Ni de sa petite fille dans la maison vide  
 Qui pense à lui, parfois, en fermant les volets.

\*Note : cet extrait est tiré du poème GUERRE publié dans : Marie-Claire Blais,  
 « Oeuvre poétique 1957-1996 », Montréal, Boréal, 1977, 147-157. Il est reproduit  
 ici avec la permission de l'auteure.

## Lélia Young

## LA PAIX À L'ŒUVRE

Un poème guette la paix comme le papillon la rose  
 La mère des langues dans la pose fait face à Babel  
 Entends-tu le murmure de la forêt de Brocéliande

*Lélia Young est professeur à l'université  
 York et a été présidente de la Société des  
 écrivain-e-s de Toronto de 1998 à 2003. Elle est  
 auteure de recueils de poèmes et de nouvelles.*



Tableau : Joy Melisa Young

Romancière, dramaturge, poète, MARIE-CLAIRE BLAIS domine le paysage littéraire francophone depuis plus de trente-cinq ans. Son premier roman, *La belle bête*, publié en 1959, est devenu un classique largement enseigné au Québec. Depuis, elle a publié au Québec et en France une vingtaine de romans, tous traduits en anglais, ainsi que sept pièces de théâtre et quatre recueils de poésie. Elle a également scénarisé *Le journal en images froides* et collaboré à la scénarisation du documentaire *Tu as crié let me go* d'Anne-Claire Poirier. Quelques-uns de ses romans ont été adaptés pour le cinéma et la télévision. Elle est lauréate de plusieurs prix prestigieux, dont le prix Médicis et le prix Gilles Corbeil, a été décorée de l'Ordre du Canada, de l'Ordre national du Québec et a été nommée Chevalier des Arts et des Lettres de France. Elle siège à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, devenant la première écrivaine québécoise à siéger à une académie littéraire européenne.

Marie-Claire vient de publier aux Éditions du Boréal et aux Éditions du Seuil *Augostino* et *le chœur de la destruction*.



Tableau : Claude Stren

# POÈMES

## Elvire Maurouard



### VERS LA PAIX

Que de bûchers de par le monde  
Visant de pauvres innocents  
Finissons-en avec les hécatombes  
Paix, offre-nous enfin un printemps

Avance-toi vers la clairière,  
Les fleurs du bois ont refléuri  
Avance-toi, tiens bon et espère  
Paix, viens vite panser nos conflits

Il nous faut remonter le chemin  
Vers la vie, poésie intime  
Notre gloire est de rester humain  
La guerre ne nous offre que l'abîme

Sans toi, nous n'espérons plus  
Captifs de la mort solitaire  
Le sang vengeur inonde nos rues  
Paix, reviens-nous d'outre-terre

*Enseignante et journaliste, Elvire MAUROUARD est Docteur ès-lettres. Née à Jérémie, Haïti en 1971, elle est l'auteure de quatre ouvrages dont « Les beautés noires de Baudelaire ».*

*Elle s'intéresse également à la peinture d'Ingres et de Matisse auxquels, elle a consacré de nombreux articles : « Le génie d'Ingres » et « L'Haïtienne de Matisse ». Elvire Maurouard est membre de la Société des Poètes français et médaillée d'or de l'Académie internationale de Lutèce.*

## Colette Nys-Mazure

La paix des profondeurs  
vie souterraine  
circulation silencieuse des secrets  
en intime accord

Alliance des contraires  
au delà des oppositions  
une juste avancée  
une paix comme une aube

Ici commence la fête pressentie  
l'éden est ouvert  
et la joie balance les hanches  
dans l'ombre traversée

## Didier Leclair



### PARFUM DE FLEUR

Je mettrai une fleur dans tes cheveux  
Pour l'amour

L'aube sera au rendez-vous  
Sourd aux invectives de la nuit  
J'éviterai les mots à cette heure juste  
Champs de mine sous mes pieds nus  
Car entre le jour et la nuit

La justice n'a ni verbe, ni nom  
La paix n'a point de juge  
Quand toute l'humanité dort

Je mettrai donc une fleur  
Assortie à ta peau satinée  
Contre la guerre, les mots absurdes  
Et la poudre à canon  
Je tairai mes murmures  
Ralentirai mes gestes  
Chasserai d'un regard  
Les ombres louvoyant sur notre destin

Une seule fleur  
Pour l'amour

Didier Leclair est né à Montréal, a vécu en Afrique et vit actuellement à Toronto. Il a remporté le Prix Trillium en 2000 pour son roman « Toronto, je t'aime » (Vermillon) et est l'auteur de « Ce pays qui est le mien » (publié au Vermillon en 2003), finaliste du Prix du Gouverneur Général 2004.

*Evelyne Wilwerth est écrivaine belge. Elle se consacre totalement à la création. Sa production est polymorphe: romans, nouvelles, pièces de théâtre, essais (dont Visages de la littérature féminine, Mardaga). Elle signe aussi de nombreux ouvrages pour la jeunesse (dont certains chez Hurtubise HMH à Montréal).*

## Evelyne Wilwerth



### LA PAIX

Le mot paix me paraît usé, vidé de sa substance. Et tellement extérieur à nous... nous qui n'avons pas le pouvoir (politique, économique) de changer le monde. Par contre le mot pacification pénètre au plus profond de ma chair et me renvoie à certaines ombres dans ma vie, certaines tensions, certains conflits. Ces toutes petites guerres qui pourrissent la base de notre société pyramidale. Alors ? Réagir et rassembler nos forces pour chasser ces ombres néfastes. Bref, pacifier.

Limoges, le 10 décembre 2005

Pour toi, Cédric,

Cette fois je me décide. Cette lettre tourne dans ma tête depuis... des années. Je viens vers toi. J'ai besoin d'accomplir ce geste. Ma vie est devenue enfin calme et cohérente. Après de fameux zigzags, des cassures, des chutes. Aujourd'hui, je vis avec une femme simple et généreuse, issue d'une culture différente. Professionnellement, je me suis complètement recyclé. Je n'ose presque pas te le dire... J'ai les mains dans la farine ! Je suis boulanger. Et mon but, mon ambition, c'est d'offrir du pain de qualité à ma clientèle.

J'ai suivi ta carrière. Ta montée rapide en politique. Une ligne qui monte, qui monte, bien droite, sans faille. J'en suis heureux. Si j'ai choisi de t'écrire, c'est parce qu'il y a cette ombre. J'ai cru naïvement que notre éloignement progressif n'était pas si grave. Une sorte d'espace vide, une sorte de vaste terrain vague. Mais non. Nos silences, nos malentendus, nos incompréhensions, tout cela a provoqué l'élévation d'un mur. Épais. Et surtout, du moins de mon côté, hérissé de tessons, de clous, de lames. Un mur douloureux à l'ombre étouffante. Gluante.

Alors je n'en peux plus et je n'en veux plus.

Nous qui avons connu les délices du même ventre. Nous qui sommes sortis de ce ventre voluptueux. Nous qui avons inventé des milliers de jeux fous. Notre enfance lumineuse, ici, dans le Limousin. Tout cela pour aboutir à ce mur de non-amour. Je m'arrête. Cette lettre me bouleverse. Elle m'a vidé. Simplement, je te dis ceci : Cédric, mon frère, je te tends la main.

Antonin

## POÈMES

Colette  
Nys-Mazure

## BATIR LA PAIX, DISENT-ELLES

L'animatrice de l'atelier d'écriture avait précisé la consigne : une réécriture du jeu de Georges Pérec autour du mot Espace. Pourquoi Anne avait-elle reçu le mot Paix ? Hasard ou intention, l'animatrice ayant détecté son caractère belliqueux ? Mystère. Anne y était allée de bon coeur; le mot Paix s'était chargé de signification :

paix  
 paix des coeurs  
 paix sur les champs  
 la paix soit avec vous  
 laisser les morts en paix  
 homme de paix  
 paix au rabais  
 paix à tout prix  
 Paix des Dames (1529)  
 Guerre et paix  
 Paroles de paix  
 ministre de la paix  
 longue paix  
 juge de paix  
 offrir la paix  
 à l'abri de la paix  
 projet de paix  
 l'arbre de la paix  
 la paix de Dieu  
 pied de paix et pied de guerre  
 la paix du roi  
 les arts de la paix  
 paix perpétuelle  
 la paix du monde  
 traité de paix  
 goûter la paix  
 paix fourrée  
 fausse paix  
 sans paix ni trêve  
 la paix est ratifiée  
 l'ange de paix  
 loi de paix  
 baiser de paix  
 Allez en paix, mon enfant  
 la paix des tombeaux  
 cette paix des forêts  
 la paix du désert  
 Paix, coquin !  
 la paix de l'amour  
 une paix boiteuse

Sur l'espace de la feuille, la multiplicité des sens éclatait. Dans un si petit mot, une syllabe qui passe presque inaperçue et peut se confondre - oh irrévérence - avec pet ! À peine rentrée à la maison, Anne s'en fut consulter le Littré qui trônait dans la bibliothèque familiale; son père y recourait pour un oui pour un non. Elle découvrit plus de dix

articles.

Anne renonça à aller plus avant : elle se perdit dans le dédale des emplois et des citations. Levant le nez de sa feuille, elle regarda par la fenêtre : la maison d'en face s'était éclairée à l'étage; Anne reconnut la silhouette d'Hélène, son « ennemie », celle qui lui avait raflé la meilleure place en classe; celle qui était en passe de lui subtiliser son amie de coeur par des manoeuvres qu'Anne jugeait déloyales même si, elle devait bien se l'avouer, elle-même n'eût pas hésité à en user le cas échéant. Au fond, elle souffrait de cette hache de guerre déterrée entre elles deux depuis les contrôles de Noël (la fête des coeurs de bonne volonté, cependant, des faiseurs de paix).

Pour tout dire, cette « ennemie » l'intéressait prodigieusement : son mode de penser, son originalité, sa désinvolture. Hélène avait surgi à l'école à la rentrée de septembre et tous les regards s'étaient tournés vers cette grande bringue un peu dédaigneuse d'origine étrangère; on chuchotait que son père était diplomate, qu'elle avait beaucoup voyagé. Les profs, d'abord un peu méfiants, avaient rapidement salué sa vivacité, son inlassable curiosité.

Admiration et jalousie, envie, comme la frange d'une cape royale ou l'écume de la vague. Anne se détestait à cause de sa mesquinerie. Une telle envie de partager, de rire, au lieu de se tenir sur ses gardes et de compter les points.

Pourquoi ne pas aller vers elle, loyalement, et proposer un pacte, un traité d'alliance ? Oui, mais comment ? La guerre n'avait pas été officiellement déclarée. La belle Hélène (comme tout le monde l'appelait depuis le cours consacré à l'Illiade) était-elle informée de cette agitation autour d'elle ? Peut-être était-ce cette inconscience souveraine qui exaspérait la basse-cour.

Et si je lui envoyais mon jeu ? Telle que je la devine, elle devrait me relancer la balle. La mère d'Anne, militante d'*Amnesty International*, répétait volontiers « Si on ne fait pas la paix dans les coeurs, dans les ménages, dans les rues du quartier, comment prétendre à la paix dans le monde ? ». Si son stratagème réussissait, Anne se promettait d'en parler à sa mère avec qui, l'air de rien, les rapports se détérioraient, ces derniers temps.

L'adolescente décocha un sourire au visage entrevu, tourné vers la fenêtre, lui sembla-t-il. Elle recopia soigneusement son texte, hésitant à propos du titre **Espèces de paix** ou **La paix dans l'espace** ? Elle le signa et courut le glisser dans la boîte aux lettres d'en face. Elle s'endormit le coeur apaisé. A toi de jouer !

Colette Nys-Mazure est née à Wavre en Belgique, elle a été longtemps professeur de lettres; elle anime aussi des chantiers de lecture et d'écriture. Elle a publié de nombreux ensembles poétiques dont Haute enfance (L'arbre à paroles), Grand Prix de Poésie pour la Jeunesse, Singulières et plurielles (La Bartavelle, réédité par Desclée de Brouwer), Le for intérieur, Prix Max-Pol Fouchet et Seuils de Loire (Le Dé bleu), Trois suites sans gravité (Rougerie), Chant de feu (Tétras Lyre), Feux dans la nuit (Labor). Le genre de la nouvelle lui plaît particulièrement: Contes d'espérance et Battements d'elles (Desclée de Brouwer), Sans y toucher (Labor) ainsi que celui de l'essai : Suzanne Lilar (Labor), Célébration du quotidien

(traduit en néerlandais, italien et anglais) et Secrète présence (Desclée de Brouwer), Les ombres et les jours (Alice), Célébration de la mère et La chair du poème (Albin Michel), L'enfant neuf (Bayard), La liberté de l'amour (Desclée de Brouwer).

## Danielle Fournier



## LA POURSUITE DES SABLES

de la paix, je ne dirai rien  
 de la guerre, de la haine, du sang, des regards  
 puis des corps, des pierres, des voix et des silences  
 des cris et des hurlements, et encore du bruit, des pas

du chuchotement, des rafles, des caches et de l'eau  
 des rats d'égouts et des roses, du lilas, des pommiers  
 comme de l'érable  
 alors faire violence à l'ombre pour voir la lumière

je me tairai seule à attendre, oui à attendre l'heure  
 la trahison et l'amie, l'amie qui aura glissé mon nom  
 dans une main  
 versée à la gloire des âmes éteintes au soleil

je me tairai dans un silence qui ne m'appartient pas

dans la vie de toutes les femmes, il y a une fenêtre ouverte  
 sur la pluie qui n'en finit pas

je fermerai les lèvres sur une parole qui ne me vient d'ailleurs que des lumières de l'aube

Danielle Fournier, poète, a publié plus d'une douzaine de livres au Québec et en France dont « Poèmes perdus en Hongrie » (VLB éditeur), Finaliste au grand prix de poésie de Trois-Rivières, prix Alain-Grandbois de l'Académie des Lettres du Québec, « Il n'y a rien d'intact dans ma chair », Finaliste au prix du Gouverneur Général, l'Hexagone ; des récits, « Le chant unifié » (Leméac). Elle a codirigé l'anthologie « Lignes de métro » (VLB éditeur) qui réunissait des écrivains du Québec et de la France. Elle a participé à de nombreux ouvrages et anthologies de poésie ainsi qu'à plusieurs événements littéraires.

## RÉFLEXION

## CAUCHEMAR DE GUERRE, RÊVE DE PAIX\*

Marguerite  
Andersen

Pour parler de paix, il faut, hélas, parler de guerre. Rappeler que soixante-deux millions de personnes, militaires et civiles, sont mortes durant les deux grandes guerres mondiales, y compris les hommes et les femmes, les enfants aussi, qui ont péri dans les camps nazis. Soixante-deux millions... Deux fois la population du Canada. Soixante-deux millions....

Mais cela n'a pas arrêté le fléau destructeur. Depuis 1945, à peu près cent cinquante guerres ont eu lieu, ici et là, faisant environ vingt millions de victimes. Et de nos jours, 10 % seulement des victimes sont des soldats, 90 %, des civils.

Qui meurt durant les guerres ? Peu de généraux, beaucoup de soldats... Peu de riches, beaucoup de gens ordinaires. Robert Dickson écrit en 1978 : « Je sais que la guerre / fait pas l'affaire / à ceux qui y laissent leur peau. »

Personnellement, je l'ai échappé belle. Mais je n'ai jamais oublié les bombardements de Berlin, en novembre 1943. Après un spectacle, j'avais pris le métro pour rentrer à la maison. Arrêt à la troisième station, des haut-parleurs nous ordonnent de descendre et de nous coucher sur la plateforme... Bruit des canons de la D.C.A., bruit des avions et des bombes dont une traverse le plafond de la station. Cris. À l'autre bout, heureusement pour moi.

Après une heure d'effroi, le calme revient. Mais il n'y a plus de train. Je suis jeune, je rentre à pied, la guerre m'a épargnée, je marche sur la chaussée puisque à droite et à gauche les immeubles du centre-ville brûlent, de haut en bas, de bas en haut, incendiés par des bombes phosphorescentes, invention admirable d'un marchand d'armes.

Deux ans plus tard, je suis assise dans un petit train de montagne, en Autriche, où mes parents ont loué une ferme. Je suis en route pour Bregenz, sur le lac de Constance, Je dois y faire quelques achats. C'est le printemps, le ciel est bleu, la forêt est belle, l'eau de la petite rivière en bas de la côte, brille, cristalline.

Or, le train s'arrête. Une voix crie qu'il faut descendre. Des avions plongent, attaquent le train à la mitrailleuse, je me jette dans des buissons... Les balles ne m'atteignent pas. Je l'ai échappé belle, encore une fois.

Terminée, la guerre reste inoubliable. Le bruit des avions m'effraie parfois, celui des

sirènes m'horripile. En France, le premier jeudi du mois, à midi, on fait sonner les sirènes pour voir si elles marchent encore. Je suis contente que cela ne se fasse pas au Canada. Mais nos spectacles d'avions, nos feux d'artifice, merci, très peu pour moi.

La paix, c'est me coucher sans crainte de me retrouver sous des décombres, me lever en pensant avec plaisir à la journée qui commence, prendre le train, l'avion, le métro sans penser à des attaques. La paix, c'est l'enfant que l'on berce, c'est le rameau d'olivier, la colombe, le calumet, les hommes et les femmes de bonne volonté, le repas pris dans le rire. C'est prendre au sérieux le mot du prêtre, *pax vobiscum*. Cette paix, il faut la soigner, la chérir, la protéger. « La paix, dit le poète Paul Savoie, c'est une patience ». Mais quand allons-nous finalement comprendre que c'est la paix que nous voulons tous ? Quand le pacifisme réussira-t-il à rendre la guerre superflue ? Imaginons un monde sans guerre où personne ne prendra les armes ! Où la paix éliminera violence, famine et peur. Un monde heureux... À y penser, n'êtes-vous pas ému.e ?

\* Texte lu au cours de l'émission radiophonique « La paix selon Pierre Raphaël Pelletier, Michel Vallières, Stefan Psenak, Marguerite Andersen, Andrée Lacelle, Michel Dallaire, Myriam Legault et Robert Dickson : une réflexion en période trouble », CBON, Radio-Canada, Nord de l'Ontario, 2002.

Marguerite Andersen a une quinzaine de livres à son crédit. Elle a été présidente de l'AAOF (Association des auteures et auteurs de l'Ontario français) de 1999 à 2004. « De mémoire de femme » (Montréal, 1983) est sorti en 2002 dans une édition revue et corrigée aux Éditions de l'Interligne (Ottawa), dans la collection « BCF » (Bibliothèque canadienne-française).

Le roman « La Soupe » a gagné en 1995 le Grand Prix du Salon du livre de Toronto. Une traduction en anglais de « L'autrement pareille » (1984) a paru sous le titre « Dreaming Our Space », aux Éditions Guernica (Toronto, 2003). En 2004, elle a publié « Parallèles », roman ou fiction documentaire (Prise de parole).

## le métropolitain

Le journal communautaire des francophones de Toronto

99 Professors Lake Pkwy, Brampton, ON L6S 4P8

Tél. : (905) 790-3229 - Fax : (905) 790-9127

info@lemetropolitain.com

www.lemetropolitain.com





## RÉFLEXION

## ALLÉGORIE D'UN MONDE RENVERSÉ

## Janet Ritch



Depuis le Moyen Âge, et peut-être depuis bien plus longtemps, le monde connaît la fable de l'anneau authentique. Elle fut répandue en latin par les *Gesta romanorum*, en italien par les *Cento novelle* d'où elle fut adoptée par Boccaccio, et en français par *Li dis dou vrai Aniel*. Certains croient que la tradition rabbinique fut à l'origine de son invention, mais d'où qu'elle provienne, le poète allemand du dix-huitième siècle Gotthold Ephraim Lessing en fit un drame classique intitulé *Nathan der Weise* afin de prôner la tolérance entre les trois religions monothéistes : le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam. Selon cette parabole, l'anneau quasi magique rendait celui qui le portait bien-aimé (et, par conséquent, puissant et célèbre.) Il fut le bien d'une seule famille et, par tradition, légué par le père à son fils préféré, à chaque génération.

Il était une fois un père qui eut trois fils qu'il aimait d'une manière tout à fait égale. Lorsqu'il sut qu'il allait mourir, il fit faire deux faux anneaux pour que chaque fils en reçoive un sans savoir lequel posséderait l'anneau authentique. Après sa mort, chacun des trois fils se vantait de l'authenticité du sien. Quand l'un des fils protestait que c'était en fait lui qui avait reçu l'anneau véritable, les trois commençaient à se battre. Chacun voulait s'emparer des anneaux des deux autres pour être sûr de posséder celui qui était authentique. La situation ne faisait qu'empirer. À chaque nouvelle génération, les pères créaient d'autres anneaux contrefaits en faisant plus d'efforts malavisés de se réconcilier. Enfin, l'égoïsme des prétendants à l'anneau véritable grandissait au fur et à mesure que les contrefaçons pullulaient, au point de risquer de détruire le monde entier.

Mais reprenons !

Il était une fois une mère qui eut trois filles qu'elle aimait d'une manière tout à fait égale. Lorsqu'elle sut qu'elle allait mourir, elle fit faire deux faux anneaux pour que chaque fille en reçoive un sans savoir laquelle posséderait l'anneau authentique. Après sa mort, chacune des trois filles qui hérita d'un anneau oscillait entre la foi et le doute, quant à l'authenticité de son propre anneau, jusqu'à ce que la cadette tombât malade. Quand les deux autres sœurs se rendirent compte de la détresse de la plus jeune, au lieu de se vanter d'être plus fortes, l'une dit : « Mais tiens ! Essaie le mien. Je te le donne non pas pour te convertir, mais pour te protéger. » Et l'autre ajouta : « Bonne idée ! Je crois que le mien est le plus authentique de tous les trois anneaux et ainsi il faut que tu le prennes. » Ainsi les deux aînées se décidèrent-elles à sacrifier

leurs propres anneaux pour que la cadette ne doute plus de son droit au véritable. Qu'elle soit la plus aimée et, par conséquent, la plus célèbre et la plus puissante des trois, ne les dérangea point du tout.

Comme par miracle, la cadette guérit et finit par se faire adorer de tout le monde. Célèbre et puissante d'ailleurs, elle continua cependant à garder ses sœurs aînées auprès d'elle, et bientôt elle rendit à chacune son propre anneau.

Désormais, aucune des trois ne se préoccupa plus de l'authenticité de son anneau,

puisqu'elles étaient toutes les trois bien-aimées, célèbres et puissantes. Au lieu de se battre, elles se complétèrent ; au lieu de détruire le monde, elles le guérèrent.

Note : La première version de cette *Allégorie* a été publiée dans « Making Waves : an ecumenical feminist journal », sous la direction du Women's Inter-Church Council of Canada, t. 5:2 (2005), p. 31.

Janet Rich est poète et professeur à l'université York et à l'université de Toronto.

## UN MONDE MEILLEUR

## Claudette Gravel



Le matin, à mon réveil, je prie pour ma petite-fille, pour mon fils, pour ma mère, pour toute ma famille. Je prie pour mes amis, mes collègues. Je prie pour les enfants violés, les enfants soldats, les femmes battues, les femmes kamikases, les hommes torturés, les hommes bourreaux. Je prie pour devenir meilleure.

Un jour, on m'a offert la prière de saint François d'Assise qui se lit comme suit : Seigneur, fais de moi un instrument de ta Paix. Là où est la haine, que je mette l'amour, là où est l'offense, le pardon, là où est la discorde, l'union, là où est l'erreur, la vérité, là où est le doute, la foi, là où est le désespoir, l'espérance, là où sont les ténèbres, la lumière, là où est la tristesse, la joie. Ô Maître, que je cherche à consoler plus qu'à être consolé, à comprendre plus qu'à être compris, à aimer plus qu'à être aimé. Car c'est en donnant qu'on reçoit, c'est en s'oubliant qu'on trouve, c'est en pardonnant qu'on est pardonné, c'est en mourant qu'on ressuscite à l'éternelle vie.

Je me suis longtemps demandé comment, si petite et insignifiante, je pouvais changer quelque chose dans le monde. Je pense que ceci est la réponse. Je dois me changer d'abord. La paix doit être faite dans ma propre maison et dans mon être et si chacun faisait de même, la paix viendrait naturellement sur la terre. Il faut aussi pouvoir se comprendre les uns les autres, accepter les différences. Mais les gens sont désespérés. Tant sont affamés, malmenés, même par les leurs, la soif du pouvoir et de la domination est si grande.

Tous les jours nous sommes bombardés de terribles nouvelles : catastrophes écologiques, crimes contre l'humanité. C'est

pourquoi je me retire dans ma chambre, porte et rideaux fermés, téléphone débranché, pour qu'enfin un peu de paix et de tranquillité s'installent dans mon esprit écorché. Je sais que je suis une privilégiée et je m'en sens coupable. Pourquoi moi ? Je suis certaine que mon Créateur n'a pas voulu ceci pour sa planète. Et dire que tant de guerres sont commises en son nom. Vivrai-je assez vieille pour voir l'harmonie entre les peuples ? Je ne le crois pas. Mais ceci ne m'empêche pas d'y aspirer tous les matins, dans ces mots qui s'élèvent vers Celui ou Celle qui est à l'origine de notre monde. Je prie pour que la lumière d'amour atteigne les dirigeants des Amériques, des pays d'Afrique, d'Europe, d'Asie, des États-Unis. Qu'elle atteigne aussi les petits peuples de partout afin qu'ils résistent à l'influence de ces dirigeants lorsque celle-ci les porte vers la guerre. Que chacun et chacune, dans son cœur, décide que c'est fini le temps de faire sauter son voisin, de lancer des bombes, de tirer sur celui qui lui fait face pour la simple raison qu'il est d'une autre couleur ou d'une autre nation.

Suffisamment de sang et de larmes ont coulé sur notre pauvre Terre depuis sa formation. Assez de mères ont perdu leurs enfants, de femmes leur mari, de pères leurs fils et leurs filles. Avons-nous trop peu d'imagination pour voir nos mains qui partagent, qui s'ouvrent à l'autre ? Nous, de ce côté du monde, qui avons tout en abondance pourrions être les premiers à le faire. Il est nécessaire d'apprendre à se respecter les uns les autres, de l'apprendre à nos enfants. Un effort pourrait être fait dans les écoles afin que chacun puisse découvrir les richesses de l'autre. Dans les grandes villes comme Toronto et Montréal, ces villes multiculturelles où des enfants de partout sont mis ensemble dans une classe, il serait important que les professeurs soient sensibilisés à ce nouvel apprentissage : l'accueil de la diversité. Peut-être le sont-ils déjà ? Je ne suis pas entrée dans une classe depuis si longtemps.

Je ne crois pas qu'on le répète trop souvent : prions pour la paix dans le monde. Et pour ceux et celles qui ne croient pas en une Puissance supérieure, que chacun se fasse un devoir d'en apprendre sur les autres. La peur et l'ignorance créent tant de tensions. Chacun et chacune peut participer à la création d'un monde meilleur.

## NOUVELLES

## LA NUIT AVANT L'ORAGE

Jean-Louis Trudel



Kassim s'était fait une amie de la nuit. En vieillissant, il avait perdu l'habitude de dormir et il veillait jusqu'au cœur de la nuit, assis dans la courette intérieure de sa maison, ses mains fragiles refermées sur une tasse de thé.

Le silence de la ville s'abattait sur lui, comme s'il devenait un centre d'attraction de tous les temps morts, les moments calmes, les intervalles immobiles, les pauses, les absences, de tout ce qui était tranquillité et oubli de l'agitation du monde. Chaque gorgée de thé durait un peu plus longtemps et l'infusion ne refroidissait pas. Le temps ralentissait comme si les sphères de cristal des cieux tournaient moins vite, comme si elles obéissaient à son désir inexprimé de retarder l'arrivée du lendemain.

Quand il renversait la tête vers l'arrière, il aurait voulu que le mouvement durât une éternité. Sa vue effleurait la masse ombreuse du mur au fond de la cour, puis s'échappait dans les étendues bleutées de la nuit syrienne. Il regardait alors le ciel clouté d'étoiles passer au zénith, l'éther du firmament cédant à son amour pour la perfection de l'empyrée au-delà des regards.

Parfois, l'obscurité était rayée par un trait lumineux, mais ce n'était pas la voûte de cristal qui se fendillait, c'était une parcelle du feu élémentaire qui montait rejoindre les cieux enflammés, au-delà de l'élément aérien. Tout avait sa place dans l'univers d'Aristote : les hommes, les femmes, les animaux, les éléments... Et quand un soubresaut de la croûte terrestre libérait par une faille une bouffée de flammes, celle-ci s'empressait de filer jusqu'aux ultimes hauteurs avant la sphère sublunaire.

Kassim s'était parfois demandé s'il existait des montagnes assez hautes pour que leur cime labourât la couche de l'élément igné, le plus subtil, le plus léger — et le plus vital. Certains alchimistes croyaient que le feu à l'état pur était l'essence même de la vie. Un homme qui grimperait la plus haute montagne du monde pourrait se baigner dans les courants de la mer de feu et imbiber par ses pores une provision de feu suffisante pour vivre à jamais. D'autres croyaient qu'il était possible d'incorporer l'élément igné à un élixir de longue vie... Mais Kassim n'avait jamais rencontré d'homme capable de fabriquer une telle potion et il était trop tard maintenant.

Quand la nuit était fraîche, Kassim se levait. Tel un lion dans sa fosse, il faisait le tour de l'espace clos, en mâchonnant des mots durs pour son amie. Pourquoi le faisait-elle grelotter ? Il s'appuyait sur une canne.

Si des bandits essayaient de pénétrer chez lui, il saurait s'en servir pour défendre sa fille et son gendre, et ses petits-enfants ! Mais il n'avait jamais eu à le faire. Dans les rues, les hommes de la ronde de nuit patrouillaient. Le claquement des bâtons qu'ils heurtaient signalait leur passage de l'autre côté des portes.

Quand la nuit était chaude, il restait assis sans bouger, car il n'était plus seul. Dans toute la ville, les familles accablées par la chaleur montaient sur les toits. Kassim tendait l'oreille. Il pouvait entendre ses voisins dérouler des nattes pour la nuit. Le patriarche du clan, le gros Hagop, ne les rejoignait qu'une fois tous les préparatifs achevés. Son souffle rauque s'entendait de loin et Kassim l'épiait avec anxiété. Le cœur de son ami allait-il claquer, crevant sous l'effort comme un raisin trop mûr ?

Des lambeaux de conversation lui parvenaient de plus loin encore. Et des bouffées de relents âcres émanés par les plantes odoriférantes qui étaient brûlées pour éloigner les insectes piqueurs. D'autres toits, d'autres familles... La nuit que Kassim aimait tant lui serait infidèle et, telle une houri, partagerait ses faveurs avec d'autres — des insomniaques comme lui, tenus en éveil par la chaleur, l'âge, la douleur, l'angoisse d'une perte ou les soucis d'un amour.

Puis vint leur dernière nuit à tous.

Au fil des jours, Kassim s'était si bien habitué à avoir faim qu'il avait oublié la sensation d'avoir l'estomac plein ou l'agréable torpeur née d'un festin bien arrosé. Depuis le début du siège de la ville, les salaisons étaient plus fréquentes à l'heure du repas que la viande fraîche, et les portions de pois chiches plus fréquentes encore que les salaisons. Sa fille Fatima lui servait des parts plus généreuses qu'aux autres membres de la maisonnée, mais cela ne suffisait pas. Ses forces le fuyaient et sa vitalité baissait comme les flammes mourantes dans l'âtre quand les tisons blanchis s'effritent.

Les soirées lui semblaient plus fraîches que jamais, même s'il s'enveloppait d'une couverture supplémentaire. Et pas question de siroter une tasse de thé pour se réchauffer. L'eau était comptée, et les ballots de feuilles séchées venues de l'île aux Joyaux n'arrivaient plus.

Pourtant, le soir avant la fin de tout, Kassim eut la force de faire plus.

Il avait tenu à passer la nuit dehors, au cœur de la maison qui ne lui appartenait peut-être plus le lendemain. Le siège allait prendre fin, mais sans connaître le dénouement qu'ils avaient espéré. Les portes de la ville ne s'ouvriraient que pour laisser entrer l'armée des infidèles, non sans que celle-ci eût d'abord laissé sortir en bon ordre les troupes du gouverneur. Les citoyens seraient sans défense.

À l'image de l'humeur de Kassim, la nuit était boudeuse, peut-être même hostile. En fin d'après-midi, la charge furieuse des nuages avait tout balayé devant elle et le ciel au-dessus des maisons de la ville était couvert. Pas une étoile n'était visible. Jamais nuit de sa vie n'avait été aussi noire.

Kassim fixa longtemps le crépi du mur.

Il connaissait le dessin des craquelures, il n'avait pas besoin de le voir pour distinguer les moindres imperfections de la paroi. Ce qu'il lisait dans les aspérités, c'était une leçon d'impuissance et de futilité.

Le vieil homme avait cru l'avenir de Fatima assuré par son mariage. Il avait cru sa propre postérité établie par la naissance de ses premiers petits-enfants. Il ne pouvait pas les revendiquer comme siens, pas comme s'ils avaient été les rejetons d'un fils de sa chair, mais ils étaient de son sang.

Tout allait s'écrouler en une nuit. Dieu est grand, l'homme est petit. Il n'avait été qu'un enfant qui croit qu'en quittant l'école il n'aura plus rien à apprendre.

Il lui sembla alors que le relief de la muraille lui apparaissait moins net qu'en plein jour, mais de mieux en mieux précisé par une lueur diffuse. Des lettres indistinctes épelant des mots illisibles.

Quand il se retourna, il vit que la porte était ouverte.

« Fatima ! »

Comment avait-elle pu oublier de refermer la porte par une telle nuit ?

Sa fille ne se manifesta pas. Kassim renonça à l'appeler une seconde fois. Il s'approcha de l'embrasure par où entra la lumière qui avait dissipé l'obscurité.

L'homme qui vit jusqu'à l'âge de la seconde enfance ressent parfois l'envie de reprendre la route pour se prouver qu'il le peut. Ce qui était, au temps de la prime enfance, le début de l'émancipation se transforme en un dernier recours, parce qu'il veut se prouver qu'il lui reste un moyen d'évasion et une porte de sortie quand il entend derrière lui les pas feutrés de la mort qui le rattrape.

Kassim sortit.

Abandonnant les murs familiers de sa maison, Kassim déboucha dans la rue. Il n'y avait rien à craindre : la ronde de nuit ne circulait plus depuis le début du siège. Inutile : tous les chenapans et vauriens de la ville avaient été conscrits d'office pour le terrassement ou l'aide aux soldats. Quant aux animaux qui rôdaient autrefois, chats, chiens, poules et cochons à la recherche de leur pitance, ils avaient tous été mangés.

Les rues étaient parfaitement sûres. L'ennemi, le vrai, était une présence tangible encore tenue à distance des édifices de la ville. Ses troupes veillaient autour des feux de camp qui brûlaient de l'autre côté des remparts. Demain, la garnison de la cité se rendrait à merci et l'ennemi entrerait dans l'enceinte, pour le plus grand malheur de la population civile, livrée en pâture à tous les appétits de ces chiens de chrétiens.

Pourtant, Kassim n'était pas seul dans les rues. Il prit conscience de la présence d'ombres comme lui, qui collaient aux murs et avançaient en tâtonnant. Il reconnut la seconde qu'il croisa, rien qu'à l'envergure de son contour et à son souffle haché.

« Hagop ! Quel plaisir de te revoir hors de chez toi !

- Toi aussi, Kassim ? »

Incapable de comprendre le sens de cette question, le vieil homme essaya de percer l'obscurité du regard pour déchiffrer

(Suite à la page suivante)

## NOUVELLES

## LA NUIT AVANT L'ORAGE

(Suite de la page précédente)

l'expression de son voisin de toujours. Il s'étonna lui-même en arrivant à discerner les taches d'ombre qui composaient le visage de son interlocuteur, même si cela ne suffisait pas pour interpréter ses intentions.

Curieux, quand même. On aurait dit qu'il avait retrouvé sa vue de jadis, du temps qu'il compulsait les manuscrits des Anciens, en peinant sur les idées d'Aristote et les démonstrations d'Euclide. Des silhouettes de plus en plus nombreuses se dessinaient et leurs formes ténébreuses suivaient la voie publique, se glissaient autour de lui, le frôlaient en silence. Toute la ville était-elle donc sortie de nuit dans les rues et ruelles ?

« Que veux-tu dire ? demanda-t-il, saisi d'une inquiétude sans objet.

- Tu n'as pas deviné, hajji ? Rien du tout ? Pauvre de toi... Ah, je suppose que tu étais dans la cour et que tu as facilement pu rêver que tu passais la porte...

- Mais je ne rêve pas !

- Plus maintenant. »

L'âge lui ayant appris à juguler sa perplexité au besoin, Kassim emboîta le pas à son ami en attendant des éclaircissements. Ils se rapprochaient des remparts, se joignant à une foule qui allait en s'épaississant. Il supposa qu'ils voulaient contempler les campements de leurs ennemis et futurs maîtres, comme lui. N'était-ce pas ce qu'il avait eu l'intention de faire en quittant la cour de sa maison ?

La vérité lui apparut petit à petit, comme une danseuse jetant ses voiles un à un. Les indices s'accumulaient...

Il y avait cette impression de flotter en marchant.

Et l'absence de toute douleur, comme si son corps usé avait retrouvé l'insouciance heureuse de sa jeunesse.

Il y eut aussi ce vieil esclave noir qui remonta la rue sans paraître les voir, plié sous la charge d'un sac si petit qu'il devait contenir une fortune en or que son propriétaire mettait à l'abri de la soldatesque. Il y eut enfin cette tête éclairée par la lueur d'une lampe à huile dans une fenêtre, la petite flamme de la lampe brillant à travers le crâne d'un marcheur comme eux.

En y regardant de plus près, Kassim reconnut que ses compagnons dégageaient une luminescence discrète qui révélait la transparence partielle de leur forme. Ils étaient devenus éthérés et il songea qu'ils promenaient cette nuit leur part du feu élémentaire, purifié de toute souillure matérielle, part recouverte de la seule forme extérieure, image de leur être idéal.

« Sommes-nous des fantômes ? demanda-t-il à Hagop.

- Te souviens-tu d'être mort ? Moi non plus. Et j'ai reconnu des gens que j'ai vus récemment, qui étaient encore vivants ces derniers jours. Sommes-nous tous morts en quelques jours, en quelques heures, sans que nous en entendions parler ? La faim ne faisait pas encore de tels ravages.

- Alors ?

- Que sais-tu des fantômes, hajji ?

- Tout ce qu'on raconte — et que les imams tiennent pour faux.

- Peut-être est-ce faux. Moi, je crois désormais que les morts hantent le monde qu'ils ont quitté avant de mourir, et non après.

- Mais comment est-ce possible ? »

Hagop haussa les épaules, puis l'invita à le précéder sur les marches qui menaient au sommet du rempart.

Sur le chemin de ronde, que la lune éclairait en émergeant des nuages, Kassim reconnut des amis, des parents, des voisins, des relations d'affaires... Les vieux, les enfants et les femmes étaient nombreux. Il chercha parmi eux Fatima, son gendre ou ses petits-enfants, sans les voir.

Toutefois, il étendit une main au passage vers Esther, le cœur serré de l'apercevoir dans la longue rangée. Quelquefois, il avait croisé l'esclave circassienne en train de revenir de la fontaine, une cruche sur l'épaule. Mais il ne l'avait jamais vue se promener ainsi sans voile.

Face à la lune, elle détacha ses cheveux roux, délavés par le féroce soleil de la Syrie, et elle laissa le vent de la nuit glisser les doigts dans ses longues mèches. C'était une brise tiède, qui charriait l'air encore chaud de la journée, et frôlait sa chair glacée comme l'haleine d'un chien fidèle, cherchant un signe de vie avant de hurler à la mort.

En contrebas, les feux de l'ennemi brûlaient, à une distance qu'il était difficile d'évaluer dans le noir. Kassim se demanda s'il y avait là-bas des fantômes libérés par l'imminence de la mort de l'enveloppe périssable... Sans doute que non, car la mise à sac d'une ville faisait peu de victimes parmi les pillards et les soldats déchaînés, mais beaucoup plus parmi les faibles et les vaincus sans valeur sur le marché aux esclaves.

Kassim acceptait peu à peu la vérité. Il faisait partie des habitants de la ville qui ne survivraient pas à la fin du siège.

La nuit se donnait à lui pour une dernière fois, telle une amoureuse empressée capable de bannir sa fatigue et de le soutenir jusqu'au point du jour. Elle l'invitait à profiter de la fraîcheur des pierres, des bruissements sans origine nés du vent, du scintillement des constellations qui balayaient l'étendue de ciel que les nuages avaient désertée... De la pudeur de l'obscurité qui voilait leurs peines.

Hagop s'arrêta devant un garde endormi dans un renfoncement. Adossé à un créneau, il avait calé ses fesses sur un étroit rebord de pierre et s'empêchait de tomber au moyen d'une pique fichée entre deux dalles.

« Il a failli, et pourtant il vivra, gronda le négociant. Nous n'étions bons qu'à payer ses petits plaisirs, et nous l'avons fait jusqu'à nous saigner. Et nous allons mourir.

- Aimerais-tu savoir comment ?

- J'y ai pensé. Je n'ai pas envie de me faire égorger comme un mouton, hajji. Tant qu'à mourir, j'ai l'intention d'avoir les armes à la main pour défendre les miens. Peut-être que l'un d'eux, en face, erre dans la nuit sans savoir qu'il hante les sentiers de son campement parce que je vais le tuer demain.

- Mais notre mort est-elle écrite, Hagop ? Si je choisissais de me soumettre, aurais-je la vie sauve ? Comment savoir que ceci n'est pas un simple rêve ? Si je me fais tuer demain

en me précipitant sur un chien d'infidèle, c'est ma famille qui en souffrira.

- J'y ai pensé aussi. Il se peut que cette idée me retienne au dernier moment, mais jusqu'au dernier moment, je serai prêt à frapper. Ce que je crains par-dessus tout, hajji, c'est qu'en me réveillant, j'aurai tout oublié. J'agirai et je mourrai dans l'ignorance. As-tu déjà entendu parler d'un mourant certain du jour de sa mort ?

- Plusieurs fois, mais cela ne prouve rien. On peut choisir de se taire pour ne pas faire de peine à ceux qu'on aime... Je ne vois qu'une solution pour tirer profit de cette dernière nuit.

- Laquelle ? Si nous résistons demain, nous condamnons nos familles. Si nous ne résistons pas et que nous sommes tués pour la commodité des infidèles, notre mort aura été honteuse. Et nous ne sommes même pas sûrs de nous souvenir de cette prémonition qui nous est donnée.

- C'est pourquoi nous devons agir cette nuit !

- Quoi ?

- Sortons ! Si nous débordons de cette ville par toutes les issues disponibles, les infidèles seront pris au dépourvu. Sautons des murailles, éruptons des poternes, ouvrons les portes et chargeons. Mourir pour mourir, comme tu disais, autant le faire les armes à la main, en rase campagne. En conservant une chance de sauver nos familles de l'esclavage, et de tout ce qui va avec.

- À quoi bon ? Regarde. »

Hagop abattit sa main sur la pique tenue par le soldat assoupi. Le fer lancéolé traversa sa paume en s'illuminant brièvement, mais la hampe frémit à peine dans le poing du militaire. Quant au gros homme, il s'empressa de retirer sa main en grimaçant.

« Nous pouvons toucher le monde des vivants, mais lui ne sent plus rien quand nous touchons à ce qui le compose. Je devrais avoir la main déchirée, mais c'est à peine si j'ai l'impression d'avoir plus qu'une mauvaise estafilade.

- Nous pourrions leur faire peur, insista Kassim.

- Ils ne nous voient pas. Et je ne sais pas s'ils peuvent nous entendre. Crois-tu vraiment pouvoir les effrayer dans ces conditions ? »

Kassim tourna le dos à la plaine piquetée de feux de camp. Il contempla un long moment la ville qu'il avait parcourue si souvent au soleil et qu'il avait écoutée dormir la nuit.

L'amour et l'horreur se déchaînaient en lui comme des imprécations martelées par la foudre, des éclairs dissipant la noirceur à l'intérieur de lui et lui révélant les visages qu'il voulait revoir une dernière fois. Ses poings s'ouvraient et se fermaient, mais la colère qui l'envahissait à l'idée des crimes qui seraient commis d'ici quelques heures était étouffée par autre chose. Il ne voulait plus tuer.

Il savait maintenant qu'une parcelle du feu élémentaire brûlait en eux et qu'elle ne serait pas si facilement étouffée. Si le corps, cette simple enveloppe matérielle, était entamé, la bouffée de feu qu'il contenait en jaillirait pour monter rejoindre la couche de l'élément igné et côtoyer la sphère sublunaire.

(Suite à la page suivante)

## NOUVELLES

## ÉTOILE DU NORD

## Natania Étienne

Côte-Saint-Luc, 2005. Intellectuel juif noir dans un monde qui prétend être libre penseur est encore un défi. J'enseigne dans Outremont, dans une école de jeunes filles juives orthodoxes. Les élèves vont piailler à cœur joie aujourd'hui. Batya, la queue de cheval bien lisse, en robe du sabbat, les petits souliers cirés, le visage de poupon, les yeux bleus pleins de vie, est venue en mission, à la synagogue de Côte-Saint-Luc. Elle est venue voir Monsieur Étienne pour raconter éventuellement à toutes ses amies, qui ne quittent pas le quartier, ce qu'elle a vu : le mari de Madame est noir et juif. Batya est audacieuse, elle s'approche, lui dit bonjour avec un beau sourire.

Moncton, un soir d'hiver 1977. Les rues sont glaciales et vides. Silencieuses à faire peur. Je suis malade de ce calme froid et de l'isolement. Les Acadiens ne fréquentent que les leurs, les anglos de leur côté font la même chose. À moins d'être venu, il y a 250 ans, en bateau, il faut accepter la solitude et se taire. Il y a trois Noirs dans cette ville au bout du monde ; ils voudraient être acceptés par la majorité, ils s'assoient au premier rang à l'église le dimanche et se font petits. Chacun à sa place dit le dicton. Je marche dans les rues désertes à la recherche de bruits dans ma tête. Ils me font payer ma différence ; je

suis dans un brouillard, il n'y a pas d'issue mais je ne craquerai pas...

La fête de Hanoukka bat son plein à la synagogue de Moncton. Gérard est au piano, il chante Yeroushalayim chel zaav, mon cœur vacille. Quand il a fini la foule a applaudi. Doris, l'organisatrice de la soirée, prend mes mains dans les siennes. Tout le monde s'attable pour manger les latkes, des pommes de terre râpées frites, nappées avec de la crème ou de la compote de pommes. Le visage ridé, encadré de frisottis blonds, elle se confie. J'écarquille les yeux, surprise. En souvenir de sa mère, Doris a imposé ce soir Gérard Étienne à son comité de dames patronnesses, le premier Noir juif que ces gens n'aient jamais vu. Elle est soulagée, tout s'est bien passé. Gérard a chanté en hébreu avec sa voix de ténor.

Ses parents à elle avaient fui la Lituanie et les pogromes. Ils avaient abouti en Angleterre. La misère y était criante. Un jour son père était tombé sur une annonce dans un journal : au Canada, le gouvernement vendait des terres à défricher pour un dollar.

Dès la semaine suivante, il s'était embarqué dans un bateau en partance pour le Canada, alors que la jeune mère restait en Angleterre à attendre. Durant les mois qui suivirent, ils échangeaient des nouvelles en mettant des annonces dans un journal consulté régulièrement. C'est ainsi que les milliers d'immigrants de l'époque communiquaient entre eux.

Son premier souvenir d'enfance est celui de sa mère qui toute triomphante agitait le journal pour annoncer qu'enfin son père avait accumulé l'argent pour payer leurs billets.

Le voyage les mena à Winnipeg. Sa mère, entourée de ses petits tous descendus du train, attendait sur le quai. Pas de trace du mari. Affolée, elle regarde en vain autour d'elle. Tout d'un coup un étranger gigantesque la saisit, elle se met à hurler de terreur,

il la soulève en l'air, elle se débat, finalement il la pose à terre et lui chuchote à l'oreille en yiddish, elle réalise que ce grand gaillard en salopette, la barbe rasée de près, est son mari. Le frêle étudiant de l'école talmudique avait changé en défrichant la terre.

Au Manitoba s'est développée une communauté juive prospère. Doris grandit à la ferme. Sa mère l'emmène voir sa famille qui a immigré à l'autre bout du Canada, à Sydney, en Nouvelle-Écosse.

Dans le train, elle a le nez collé à la vitre et se retourne en entendant réclamer les billets. Devant elle, le contrôleur, un grand homme noir avec une casquette et un costume bleu foncé, les boutons dorés, brillants. Elle se précipite intimidée contre sa mère. Celle-ci, fâchée, la force à sourire. Après l'incident, elle lui conte l'histoire de ces courageux esclaves enfuis du sud des États-Unis grâce au chemin de fer souterrain et qui, réfugiés au Canada, ont pris des emplois difficiles dont personne ne voulait. Ils roulaient ainsi à l'année longue d'un bout à l'autre du pays.

Arrêtées à Toronto, elles courent les magasins jusqu'à ce que la jeune maman trouve l'objet qu'elle cherchait : une poupée noire qu'elle met dans les bras de sa fille.

Des portes entrouvertes, quelques gestes, comme un abri, un instant dans la tempête, pour aider à survivre. Trouver la force en moi de continuer.

*Natania Étienne a grandi Place des Vosges à Paris. Fille de Rabbim et de juriste, tous deux résistants pendant la guerre. Elle les suit à Montréal où elle rencontre et épouse l'écrivain haïtien exilé, Gérard Étienne. Avec leurs deux enfants, ils vivent trente ans à Moncton. Actuellement au Québec, engagée elle enseigne, édite et écrit.*

(Suite de la page précédente)

« Au revoir, Hagop.

- Que Dieu te garde, hajji. »

Kassim avait fait le pèlerinage de La Mecque, mais il ravala la réponse que son ami attendait. En une nuit, il avait abandonné toutes ses convictions anciennes comme l'arbre se sépare des feuilles mortes arrachées par la tempête. Dieu, loué soit Son Nom, Dieu l'Infiniment Grand, Dieu le Miséricordieux ne pouvait permettre que ses créatures meurent aussi ignoblement.

Il prit le chemin du retour, qui lui parut plus sombre sans ses compagnons, et il se retrouva sans autre forme de transition dans sa cour, assis sur sa chaise, les yeux fixés sur un mur qu'il ne voyait pas. Hagop avait eu raison. Il avait sans doute rêvé sa sortie de la cour, mais il était certain de n'avoir pas rêvé sa sortie sur les remparts.

Quand il rentra à l'intérieur, il fut accueilli par Fatima. Elle tenait le petit Ahmed dans ses bras et le berçait pour apaiser ses frappeurs nocturnes. Ou les siennes propres.

« Vous vous couchez, père ?

- Oui, ma fille. Il y a des choses qu'il ne

faut pas essayer de retarder.

- Vous tremblez, hajji. Avez-vous vu un fantôme dehors ?

- Pas encore. Et je ne t'ai pas vue non plus.

- Père, cher père... vous m'effrayez un peu.

- Je m'effraie moi-même. Car je suis un mort qui parle à une esclave. »

*Né à Toronto, Jean-Louis Trudel est diplômé en physique, en astronomie, et en histoire et philosophie des sciences. Depuis 1994, il a signé sous son propre nom 27 livres, dont deux romans de science-fiction, un recueil de nouvelles fantastiques et vingt-quatre livres pour jeunes. Ses nouvelles en français sont parues dans imagine... et Solaris, et dans d'autres revues ou collectifs, au Canada comme en Europe. Ses nouvelles en anglais sont parues dans des anthologies canadiennes et étatsunienne, ainsi que dans des revues comme ON SPEC et Prairie Fire. Quand il a le temps, il s'adonne aussi à la traduction et à la critique littéraire.*



### La Société des Écrivain-e-s de Toronto

Personne contact : Marguerite Andersen  
Présidente d'honneur de la SET  
Tél. : (416) 361-5070



Courriel : marguerite.andersen@sympatico.ca

## NOUVELLES

## IL PLEUT DES CORDES

## Lélia Young

Dans la pénombre d'une soirée d'automne, alors que les gouttes de pluie frappent la verrière qui m'abrite de l'intempérie, j'aperçois deux valises et une petite malle sécuritaire. Elles se tiennent droites sur leurs roues et bordent l'escalier en spirale qui descend au sous-sol. Elles symbolisent dans la solennité de l'humeur ambiante l'incohérence qui m'unit au monde. Guéha a la cinquantaine bien sonnée et son regard s'éteint encore avant de s'ouvrir. Le passé me parvient singulièrement par la manifestation des êtres et des choses à l'impact d'une réception qui les tire de leur silence. Comme, en ce moment, les notes de l'averse sur les vitres du solarium m'amènent à écouter un langage écho du mien et parti à la rencontre d'univers que Guéha appelle de son regard marin.

Mes yeux reviennent aux valises et un sentiment de désespoir m'envahit. Mes muscles se crispent. Je vois l'histoire se répéter. Une majorité corrompue, une violence complice et officiellement niée, pour faire prévaloir une image de marque et, par la suite, un vol légitimé par des règles aberrantes. L'appropriation des biens et du mérite d'autrui, le machiavélisme et son orchestration, sont des histoires hélas banales contre lesquelles le regard intègre ne peut se défendre sans mettre en péril l'objet de sa quête. Ce trésor poursuivi par Guéha dans un voyage sans répit lui fit quitter sa terre natale. Le lieu qui lui a appris à aimer, à sentir, à goûter, à parler, à entendre, à comprendre, à reconnaître qu'il y a un lendemain et encore un autre, et encore un autre. La blessure est infinie et sans aucun doute résonne dans le vide qui laisse nos dirigeants se baigner dans une mare de complaisance, chaude et coupable.

Guéha a quitté son pays pour préserver sa liberté d'expression et le respect de son corps. Elle ne voulut plus fouler le sol de l'insulte et du mensonge, celui des abus et de la terreur, celui de la non-existence. Paradoxalement, elle se mit à errer à la recherche de sa paix en brandissant le drapeau du refus face à l'hypocrisie qui ronge vie et survie.

Je revois le départ qui accompagna sa jeune adolescence. Un voyage fatal. Des frontières qu'elle ne reverra plus, qui lui seront interdites par l'inadmissible. Un voyage sans retour. Elle se touche le bras, comme pour voir que tout ceci est bien réel. Elle est bien vivante. Elle essaie de se placer dans l'espace sachant qu'elle a le privilège de lire quelques pages du temps alors même qu'elle écrit son humanité sur le papier.

Du fond, une musique des Gipsy Kings et d'Alabina lui parvient, réveillant sa douleur et l'amenant à une sensualité redoutée. Un aspect qu'elle hésite à laisser vivre tant l'insécurité l'a poursuivie tout au long d'une odyssée spectatrice. Comment s'abandonner à la déception ? Comment se détendre en sachant pertinemment que chaque pavé est un mensonge qui trame notre perte ? Est-ce pour cela que tant d'êtres tourment leur tête vers Jérusalem, ce soleil rouge de la souffrance subie dans le silence. Je récite les

mots de la chanson, qui cherchent dans un espoir de paix à éloigner de la mort. Mais peut-on obtenir la sérénité par la conquête lorsque tout nous est prêté et que tout est à rendre en bonne et due forme avant le départ ?

Les deux valises, l'une plus haute que l'autre, me reviennent creusant le sable de la mémoire dans cette rouée d'existence où j'entends les innocents de la planète gronder dans le soulèvement de la terre et de ses cyclones. Je revois Guéha, les larmes de sa mère et le désarroi mêlé de défi sur le visage de son père. Les séparations que furent les nôtres sont maintenant dans une perspective dérisoire devant les tragédies humaines qui se sont amoncelées depuis l'exil. Les désastres qui ont mené à la fin du 20<sup>e</sup> siècle et qui couronnent notre début de siècle nous font tourner la tête à notre propre survie pour voir qu'un dieu, brandi comme une arme, est devenu terroriste. Cette banalisation ou minimisation de l'essentiel qui nourrit les émotions et la réflexion est effrayante; elle fait craindre le pire. Un ruisseau d'eau salée creuse son lit sur les joues de Guéha, rejoignant le cour-

ant des voix de femmes qui s'élèvent en une seule et unique manifestation. Sous les branchages de l'acacia et du châtaignier qui toisent sous un ciel crépusculaire la demeure vitrée, j'entends cette voix féminine assujettie, comme celles des diverses minorités, qui s'élève dénonciatrices. Les feuilles que le mouvement de l'atmosphère rapproche croisent mon regard pour dire qu'il pleut des cordes qui battent les branches et que rien ne sera plus jamais pareil car le monde a soif de paix. J'avance mes bras vers Guéha. Le futur engouffré dans l'instant, je la prends à la taille. Elle me regarde de ses yeux veloutés qui me font craquer en émergeant de la nuit. Son charme parfumé de romarin et de tournesol se saisit de mes tempes. Je l'aime. La pluie devient de plus en plus tenace, calquant mon désir devenu ivresse. Je me transforme en tigre fait de vent et de feuillage, en animal de feu pour réchauffer et faire taire l'angoisse. Guéha me sourit, elle sait qu'elle est en terre ferme et que la musique des Gipsy Kings, sous les éclairs d'une obscurité absolue, a laissé son linceul de doutes au pied du lit de l'inédit.

Département d'études françaises - Department of French Studies  
Faculté des arts - Faculty of Arts  
Université York, Toronto ON Canada

N 727 Édifice Ross  
4700, rue Keele Toronto (Ontario) M3J 1P3  
Téléphone: 416-736-5086  
Télécopieur: 416-736-5734

Programme d'études du premier cycle

- Cours de langue, linguistique et littérature françaises en petits groupes
- Certificats de compétence en français
- Programmes d'échanges avec des universités françaises de plusieurs régions

Pour plus de renseignements veuillez contacter

[bgaspini@yorku.ca](mailto:bgaspini@yorku.ca)

[www.arts.yorku.ca/french](http://www.arts.yorku.ca/french)

Programme de maîtrise

Pour plus de renseignements veuillez consulter

[www.arts.yorku.ca/francais/](http://www.arts.yorku.ca/francais/)



# CRITIQUES ET COMPTES RENDUS

## Corinne Beauquis

ÉTIENNE, Gérard, *Vous n'êtes pas seul*, Baixas, Montréal, Éditions Balzac, 2001, 120 p.

Clément Moisan et Renate Hilderbrand constatent dans leur ouvrage *Ces Étrangers du dedans* (Québec, Nota bene, 2001) que les œuvres identifiées en tant que « néo-québécoises » sont maintenant intégrées dans le tissu littéraire québécois et qu'elles en sont même devenues « une composante nécessaire ». Le phénomène d'intertextualité en témoigne et les auteurs rappellent que le *speak what* de Marco Micone faisait écho au *speak white* de Michèle Lalonde. « [N]ous savons / que nous ne sommes pas seuls », concluait Lalonde lors de la Nuit de la poésie à Montréal en 1968, s'adressant aux « nègres blancs d'Amérique ». « [N]ous sommes cent peuples venus de loin / pour vous dire que vous n'êtes pas seuls », reprend Micone, s'adressant aux Québécois pure laine, en 1989. Vous n'êtes pas seul, surenchérit finalement Gérard Étienne en 2001.

Micone a très tôt encouragé la mise en place d'un modèle interculturel basé sur l'idée d'échanges entre les cultures. L'interculturalisme, resté au stade de projet social, naît dans le champ littéraire où il questionne les identités, met en relief les disparités, la diversité et leur éventuelle (ré)conciliation, disent Moisan et Hilderbrand. En fait, pour ces derniers, l'interculturel est un « relais », une transition qui conduit vers la période transculturelle caractérisée par les échanges, les traversées et les passages. L'ouvrage d'Étienne, *Vous n'êtes pas seul*, s'inscrit dans cette mouvance.

« Vous n'êtes pas seul » sont les paroles prononcées par une Québécoise à un jeune homme d'origine haïtienne, Jacques. Une tempête hivernale, « le monstre », épargne l'homme de justesse lorsqu'il trouve refuge dans une entrée d'immeuble où habitent Carmen Lavoie et son amie Marie-France. En dépit de la crainte qu'inspire cet « autre », sale, nauséabond et presque mort, Carmen décide de lui porter secours, s'exposant aux critiques de son entourage.

Inconscient, Jacques voudrait demander de l'aide, mais les mots restent coincés dans sa gorge. Il ne retrouvera l'usage de la parole qu'à la fin de la première moitié de l'ouvrage (page 52 sur 120). Pendant tout ce temps, Carmen se fait le porte-parole de son protégé. L'hypothermie de Jacques donne ainsi aux deux femmes l'occasion de dresser un état de la société québécoise. Quand il parlera enfin, Jacques pourra exprimer les difficultés

d'être mis à l'écart dans une société qui n'est pas la sienne, les déchirements de sa différence qu'il porte à fleur de peau et, enfin, la douleur d'avoir été malmené par une société, la sienne, emmêlée dans ses contentieux historiques. La parole retrouvée sera écoutée, comprise et validée par la Québécoise Carmen qui, en apparence, ne partageait aucune expérience avec ce Haïtien mais finit par se retrouver en lui. En effet, au delà de leurs différences, Jacques et Carmen ont en commun d'avoir été victimes, incompris, malmenés, violentés et violés. En proie à un sentiment d'empathie face à cet homme, Carmen finit par identifier la douleur de l'homme, celle qu'elle imagine d'abord et celle dont Jacques témoigne ensuite, à la sienne. À cet égard, il faut souligner que le cas de gémellité présenté ici est intéressant car non seulement il dépasse les frontières des origines nationales et culturelles, mais aussi celles du genre et du statut social.

Ici, Étienne s'intéresse aux conditions de vie de l'immigrant en terre étrangère ainsi qu'à la perception du phénomène de l'immigration du point de vue de la population locale. En outre, il explore des préoccupations pertinentes à la société québécoise en général avec les thèmes de l'aliénation, de la différence ou encore de l'altérité. L'extrême violence trouvée dans d'autres ouvrages de l'auteur (*Le Nègre crucifié*, *La Pacotille*, par exemple) s'est estompée et n'est plus le fil conducteur qui construit le récit. Ainsi, si

cet ouvrage aborde des problématiques chères à l'auteur (la dictature, la violence, le racisme), leur mise en discours en semble moins déchirante, comme si l'écriture commençait finalement à apaiser certaines douleurs.

Cet ouvrage marque une étape dans la production romanesque d'Étienne. Le personnage de Jacques s'assume : il prend la parole à la première personne et la conserve ainsi jusqu'à son départ de l'appartement de Carmen. Son départ n'en sera d'ailleurs jamais vraiment un, tant Carmen restera marquée par cette rencontre. Jacques prononce des phrases longues, coordonnées ou juxtaposées, dont la syntaxe suggère un personnage marqué par son passé mais maître de son dire. Il s'oppose à cet égard au personnage principal du *Nègre crucifié* et à celui de *La Pacotille*. Toutefois, le présent et le devenir de Jacques demeurent malgré tout incertains car si Carmen, la Québécoise, identifie les similitudes qui l'unissent à Jacques, l'Haïtien, d'autres éléments de la société (Marie-France, le compagnon de cette dernière ou encore la police) le relèguent ostensiblement à son rang d'« autre » dérangeant par ses atours d'altérité. Par conséquent, en cette époque de conflits et de divisions, le roman d'Étienne nous donne envie de ne pas cesser de croire au transculturalisme.

CORINNE BEAUQUIS  
Université de Toronto à Scarborough



## Les Éditions du Vermillon

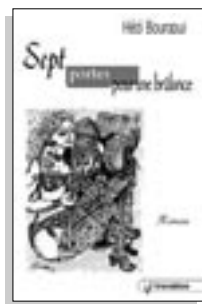
305, rue Saint-Patrick, Ottawa (Ontario) K1N 5K4

Tél. (613) 241-4032 • Téléc. (613) 241-3109

Courriel : leseditionsduvermillon@rogers.com

Sites Internet : www.leseditionsduvermillon.ca • www.livres-disques.ca

### ROMANS



#### *Sept portes pour une brûlance*

Hédi BOURAOUI

2005, ISBN 1-897058-10-1  
120 pages, 15 \$

#### *Wilfrid... la quête de l'impossible*

Lise BÉDARD

2005, ISBN 1-897058-20-9  
292 pages, 22 \$

Finaliste du **PRIX DES LECTEURS  
RADIO-CANADA 2006**



#### *La vie, sens unique*

Jean-François SOMAIN

2005, ISBN 1-897058-11-X  
288 pages, 22 \$

Finaliste du **PRIX DES LECTEURS  
RADIO-CANADA 2006**

### CONTES



#### *La nuit où le Soleil est parti*

Mireille

DESJARLAIS-HEYNNEMAN

Illustrations de Mirca DELANOË

2005, ISBN 1-894547-95-0  
40 pages, 10 \$

#### *Le cadeau de l'ours*

Françoise LEPAGE

Illustrations de Gilles LACOMBE

2006, ISBN 897058-29-2  
32 pages, 10 \$



### CONTES POUR TOUS



#### *Contes de la rivière Severn*

Aurélie RESCH

Illustrations de Natasha BATT

2005, ISBN 1-897058-05-5  
120 pages, 25 \$

# CRITIQUES ET COMPTES RENDUS

## Mireille Desjarlais-Heyneman



SYLVESTRE, PAUL-FRANÇOIS. L'Ontario français au jour le jour, Toronto, Éditions du GREF, 2005, 360 p.

Voici un superbe livre de références livrant une myriade de renseignements étonnants. L'Ontario français au jour le jour contient en effet 1384 éphémérides commençant en 1610 et se rendant jusqu'à nos jours. Il s'agit donc d'un ouvrage où sont relatés des événements se passant le même jour, mais dans des années différentes. Il est divisé en douze parties, de janvier à décembre, et on peut y lire pour chaque jour une notice sur certains francophones ontariens nés ce jour-là et, s'il y a lieu, la mention d'un événement important pour l'Ontario français survenu à cette même date.

Paul-François Sylvestre couvre en effet à peu près tous les domaines concernant les Ontariens de langue française: les arts et la culture, les communications, l'économie, l'éducation, les différentes associations, les organismes politiques à tous les niveaux, la religion et le sport, sans oublier, les figures historiques, les personnes de professions libérales ou les entrepreneurs...

Grâce aux index placés à la fin du volume, il est facile de repérer ce qui vous intéresse.

Ainsi, vous voulez savoir quels franco-

ontariens ont été élus députés, à quelle date et dans tel comté? Trouvez la rubrique "élections" dans l'index onomastique. Vous cherchez la date de fondation de certaines associations ou des détails sur des artistes franco-ontariens? Voyez l'index des domaines d'activités, particulièrement utile pour ceux qui font des recherches, étudiants ou autres.

On peut choisir de lire le volume page par page à partir du 1er janvier. Certains m'ont dit préférer commencer à la date du jour où ils consultent le livre puis continuer une page chaque jour. Je prends une date au hasard: le 21 février. J'y découvre que ce jour-là, en 1944, la Société Richelieu (les clubs Richelieu) devient internationale, que c'est la date de naissance de la cinéaste Claudette Jaïko (1954) et de l'écrivain Jean-Marc Dalpé (1957), de deux joueurs de hockey de la Ligue nationale, Marc Renaud (1959) et Jérôme Dupont (1962). Ce même 21 février voit aussi la fondation du mensuel la Tribune de Toronto en 2001, et en 2005, jour de la Fête du Patrioïne, la Fondation Héritage met en tête de liste des dix sites les plus menacés l'église franco-ontarienne St-Joachim de Lakeshore, près de Windsor. Pour ma part, j'ignorais tous ces événements de notre petite histoire et bien sûr les dates de naissance des pré-cités. D'autres dates renseignent sur les faits concernant par exemple le règlement XVII, la fondation du journal Le Droit, la Loi sur les services en français (notice: Bernard Grandmaître), le jugement de la Cour d'appel sur Montfort, Dyane Adam, Commissaire aux langues officielles du Canada, l'accession de Louise Charron à la Cour Suprême du Canada, etc. J'y ai aussi découvert une femme cheffe d'orchestre, Nicole Paiement! Tout ceci n'est qu'un très petit échantillon des 1384 éphémérides

Ces éphémérides sont de brefs articles, résumant la vie et les oeuvres de chaque personnage, ou expliquant l'événement arrivé à cette date et même ce qui en est advenu. La plupart proviennent des chroniques de Sylvestre parues dans L'Express et qui ont été remaniées pour ce volume. Ces chroniques étaient très souvent elles-mêmes extraites de recherches (d'ailleurs toujours en cours) commencées par l'auteur il y a plus de vingt ans et qu'on peut retrouver dans des publications telles que: Nos entrepreneurs, Nos athlètes, Le Répertoire des écrivains franco-ontariens, Les Évêques franco-ontariens, ou Nos parlementaires, pour ne nommer que quelques



uns des essais que Sylvestre a fait paraître au cours des ans.

Ce travail étant continu, le présent volume, malgré son ampleur, ne peut être compréhensif. Sylvestre fera des entrées supplémentaires et peut-être qu'un autre volume s'ajoutera à celui-ci un jour.

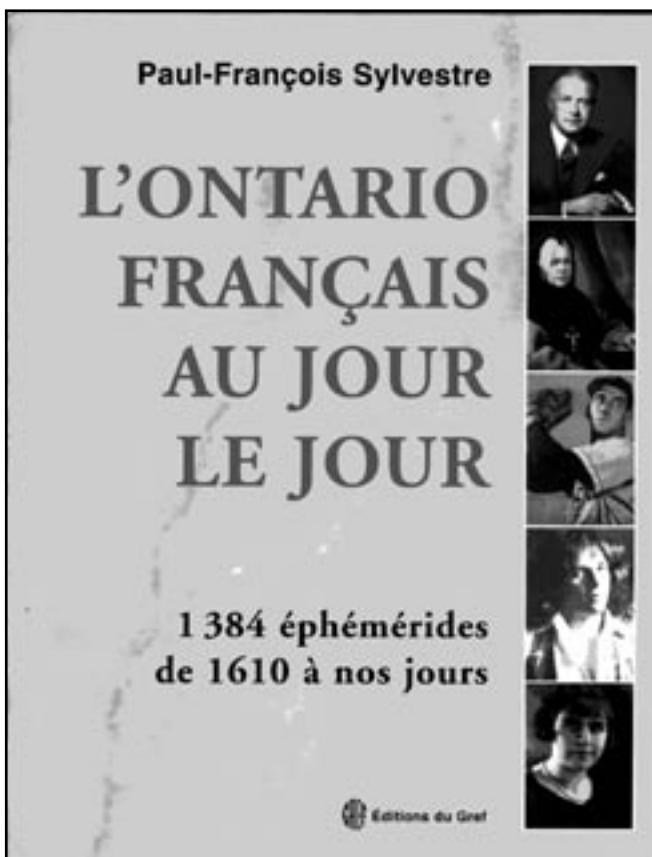
Soulignons, comme le dit Sylvestre dans son Introduction, qu'il est reconnaissant de l'aide « éclairée et diligente » de l'auteur et chercheur Jean-Yves Pelletier qui lui a « maintes fois suggéré des ajouts et fourni des données indispensables. »

L'éditeur, Alain Baudot, a collaboré de près à la réussite de ce volume de grande dimension, qui possède 93 photos, placées selon les mois où sont arrivés naissance ou événement. Le travail d'édition est remarquable. La disposition symétrique des notices donne beaucoup d'harmonie à l'ensemble, et le choix des caractères en facilite la lecture. Un signet de soie et une belle et solide couverture de carton glacé en couleur (avec dix photos) en font un volume très attrayant.

Bref, L'Ontario au jour le jour, par l'intérêt et l'originalité de son contenu, et par sa beauté, fera honneur à toute bibliothèque personnelle et devrait aussi prendre place dans toutes les bibliothèques publiques et scolaires!



Mireille Desjarlais-Heyneman est poète, nouvelliste, auteure du Bestiaire (GREF, 1993) et Autour de Paul Savoie (GREF, 1997)



## Prix Micheline Saint-Cyr 2004

Le prix du concours de nouvelles Micheline Saint-Cyr 2004 fut remporté par Marie Monique Nazroo, étudiante à l'Université York (campus Keele) pour sa nouvelle « Le Spectre de la grande rivière noire. »

## CORRECTIF

La note parue sur « La Distance habitée » de François Paré (Nordir : 2003) dans Langage et créativité, No 2, hiver 2004, correspond textuellement au mot qu'ont cosigné les membres du jury.

# CRITIQUES ET COMPTES RENDUS

## Marguerite Andersen



PAUL SAVOIE, *L'Empire des rôdeurs*<sup>1</sup>, Ottawa, L'Interligne, 2004, 205 p.

Les quinze nouvelles qui forment ce recueil illuminent le côté sombre de la condition humaine que Pascal au 17<sup>e</sup> siècle décrit comme « misérable ». Le pire, selon le philosophe, c'est que nous avons continuellement besoin de divertissement afin d'éviter de nous retrouver seuls avec nous-mêmes, en train de réfléchir sur notre sort. Il me semble que c'est ce qui arrive aux personnages de Paul Savoie. Qu'on soit prostituée, comptesse de passants pour une compagnie multinationale, amoureux ou amoureuse à la poursuite de l'amour parfait, moribond à la recherche d'une mort qui ouvrirait la porte menant au paradis, on est seul, privé du dialogue, du mot, condamné à quelque chose de flou, d'indéfinissable :

« Lorsque le mal me prend à la gorge, je me mets à parler intérieurement comme si tous me posaient trop de questions. Les phrases cessent de s'enchaîner. Les mots s'entassent, se bousculent. Je me dis qu'il agit tout simplement d'usure. À force de s'entasser, le vide finit par nous barricader au fond de nous-mêmes. Un peu plus et tout se bouche, comme un caveau sous l'inondation. [...] Personne n'échappe à cette loi intransigeante. C'est ce que je me dis. J'arrive presque à le croire. »

« Lettre à une absente »

Paul Savoie est un écrivain qui va jusqu'au bout de sa pensée tout en observant minutieusement chaque détail de la vie, chaque brin d'espoir, chaque chute. Pascal, les Pensées, Camus, La Chute, voici des auteurs et des textes qui me viennent à l'esprit en lisant Paul Savoie. Celui-ci s'acharne à décrire la réalité en profondeur, à la voir comme un gouffre sans fond, un gouffre vide dans lequel nous chuterons un jour ou l'autre et où aucun Godot ne nous attend.

Vous n'avez pas envie de lire des nouvelles aussi tristes ? Je vous comprends. Mais après tout, je ne peux pas, comme Mme Beauchemin dans la nouvelle « Comment réussir sa vie », vous parler de bonheur facile. D'ailleurs Mme Beauchemin en rit. Elle sait que, lorsqu'on est seul, sans aucun divertissement, le vide se glisse en l'être humain « s'enroule autour de ses membres, enrobe sa peau d'une couche d'absence » (« Ceux qui vont en enfer »), « au moment précis où les pauses entre les mots se collent aux sons qui les précèdent sans toutefois s'associer aux agglomérations de mots à la veille de s'enchaîner » (« Les limbes »).

L'Empire des rôdeurs est un livre beau,

un livre grave. Lisez-le, si vous en avez le courage. Après tout, « il n'y a de beau que les existences malheureuses », disait au 19<sup>e</sup> siècle Chateaubriand, maître du Romantisme français. Paul Savoie, fin observateur de la réalité, analyste astucieux des émotions et synthétiseur raffiné de la parole humaine, est un des vrais artistes de la littérature canadienne.

L'œuvre de la couverture du recueil est signée Julia Gordon (fille de Paul Savoie). Verte et blanche, elle montre des mains qui cherchent à se toucher malgré les épais traits noirs qui les démarquent. Serait-ce un petit signe d'espoir ?

AURÉLIE RESCH, *Obsessions*<sup>2</sup>, Ottawa, L'Interligne, 2005, 93 p.

Dix nouvelles sur les grandes et petites misères de la vie deviennent dans *Obsessions*, recueil signé par l'auteure torontoise Aurélie Resch, une sorte de comédie humaine à fond presque entièrement tragique. Déjà dans son premier recueil publié en 2002 sous le titre *Les yeux de l'exil* par les éditions du Nordir, à Ottawa, Resch avait souligné les difficultés que nous avons à être heureux. *Obsessions* me paraît encore plus noir dans son portrait aux tons sombres de l'existence. Comment se fait-il alors que je prenne plaisir à lire ces textes, dont les personnages principaux sont des sans-abri, des vieillards, des enfants obligés de subir ce que les adultes jugent bon pour eux ?

C'est qu'Aurélie Resch possède le don de l'observation. Prenant peut-être des notes durant ses voyages à travers les villes et la vie, elle s'en sert par la suite avec sensibilité pour créer des personnages finement ciselés que nous découvrons avec grand intérêt. Balzac était le premier à s'attacher ainsi aux détails, à nous faire comprendre un personnage comme le Père Goriot par une description détaillée du lieu qu'il habite et des êtres qu'il fréquente. Un siècle et demi plus tard, Resch ne se permet pas de telles descriptions presque démesurées, mais quand même c'est l'observation fine et détaillée qui caractérise son écriture. En cela, elle rejoint son contemporain Paul Savoie qui vit lui aussi à Toronto où la diversité règne et ne demande qu'à être mise sous le microscope. On peut dire la même chose de Paris, ville dans laquelle se situent plusieurs des nouvelles du recueil.

J'ai beaucoup aimé la nouvelle « La bonne aventure » dans laquelle l'auteure non seulement nous livre le portrait saisissant d'un couple particulièrement démuné, mais aussi une très jolie description du jardin du Luxembourg où ce couple vit ou plutôt, manque de vivre, sa première rencontre. C'est avec discrétion, tendresse et intelligence que l'auteure écrit dans « Alouette, gentille alouette... » le monologue intérieur d'un vieil homme que sa fille et son gendre installent dans une maison de retraite, vieil homme dont l'enfance a investi le présent.

Plaisir aussi de découvrir qu'Aurélie Resch ne manque pas d'humour. La nouvelle « Vacances au bord de la grève » est un hilarant panorama de la vie dans le Midi des temps modernes et des grèves qui animent la France tout en la paralysant parfois. Tout cela vu par les yeux d'un « Américain »

venant du Canada ! Généralement parlant d'ailleurs, les dernières nouvelles de ce recueil sont un peu moins obsessionnelles que les précédentes, un peu plus proches du lecteur peut-être puisqu'elles se déroulent dans un décor habité par des personnages de la bourgeoisie et non pas par des clochards.

Bref, je vous recommande ce livre sur les angoisses, les jeux et les manies qui meublent notre univers. Vous y reconnaîtrez le mendiant du coin de votre rue, votre vieille voisine et l'enfant que vous étiez autrefois.

1. Cette recension a paru dans *Virages*, no 31, printemps 2005.
2. Cette recension a paru dans *Virages*, no 34, hiver 2006.



Tableau : Claude Stren



**Centre francophone**  
de Toronto



- Service établissement et d'intégration dans les écoles
- Service d'aide au logement - Connexion emploi
- Service d'aide à l'emploi et de placement
- Atelier de recherche d'emploi pour les immigrants
- Service Artistique et Culturel

Tél. : (416) 203-1220

Fax : (416) 203-1165

[www.centrefranco.org](http://www.centrefranco.org)